

Pour la suite du monde
L'indien et la mer de Maurice Bulbulian

Pierre Demers

Number 64, December 1992, January 1993

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/22622ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Demers, P. (1992). Review of [Pour la suite du monde / *L'indien et la mer de Maurice Bulbulian*]. *24 images*, (64), 71–71.

POUR LA SUITE DU MONDE

par Pierre Demers

Avec *L'Indien et la mer*, Maurice Bulbulian signe sans doute le film le plus important et le plus achevé de sa carrière. Comme le soulignait très justement Anne Claire Poirier le soir de la première: «Maurice Bulbulian est notre documentariste de la conscience». Tout au long de ses 25 ans comme cinéaste documentaire à l'ONF, il a toujours pris la défense des défavorisés, des victimes et des minorités. Il a dénoncé les injustices que subissent les travailleurs, les mineurs, les régionaux, les expatriés, les pauvres, les Inuit et les Amérindiens. Il a défendu les causes perdues et désespérées en nous signalant toujours l'urgence d'en prendre conscience et de réagir. Bulbulian pratique un cinéma éminemment politique collé à la réalité humaine. Dans son dernier film tourné sur l'île de Vancouver auprès des Indiens Squamish, Kwakiutl et Nuu-Chah-Nulth dépossédés de la mer, il accentue encore davantage cette révolte.

Avant l'arrivée des Européens, les autochtones de la côte pacifique vivaient près de la mer en en connaissant les limites. Depuis, les Blancs, qui contrôlaient la pêche commerciale de la région, ont exploité cette richesse naturelle jusqu'à épuisement et détruit la raison d'être même des peuples amérindiens qui vivent depuis toujours sur l'île de Vancouver. Aujourd'hui plus que jamais, cette mer est en danger. Pour signaler cette catastrophe écologique et dénoncer ce qui se présente comme une forme de génocide envers les Amérindiens du Pacifique, Bulbulian a fait longuement parler les autochtones. Il les a filmés dans leur vie quotidienne auprès de la mer, en train de pêcher selon les méthodes traditionnelles afin d'essayer de mieux les comprendre et de nous les faire mieux comprendre en nous proposant de les écouter et de les regarder vivre. Il s'est intéressé à leur vision des choses, confrontant celle-ci à celle des hommes blancs dont ils partagent le territoire.



Son film met ainsi en parallèle deux conceptions du monde et de la mer radicalement opposées, deux versants d'une même réalité, et là se situe justement la plus grande valeur de cette réalisation. Bulbulian prend le parti des autochtones. Mais c'est le parti de la survie de la mer qu'il prend en fait; de la mer et d'un peuple. Sans cris, sans manifs, sans effets spéciaux, sans mélodrame ni démagogie, *L'Indien et la mer* dénonce, en la filmant à l'œuvre, la sottise des Blancs qui comptabilisent leurs profits en millions de tonnes de poisson. À ce titre, le film renferme des séquences fort éloquentes comme celle du début de la pêche au hareng dans la baie de Vancouver que Bulbulian capte à vol d'oiseau, révélant de façon particulièrement criante l'irresponsabilité des pêcheurs blancs. Ou encore cette séquence où un Indien se rend sur une plage couverte de fruits de mer contaminés par l'industrie forestière.

Mais l'intérêt supplémentaire du film de Maurice Bulbulian est que le propos politique s'ouvre sur un regard poétique. *L'Indien et la mer* comptera sans doute parmi les plus beaux films tournés par un documentariste d'ici. Bulbulian a vite compris que la meilleure façon de rendre compte de la vision de la mer et du monde des Amérindiens était de déployer à l'écran leur paysage quotidien. Les images maritimes et sous-marines du film de Bulbulian nous dévoilent toute la richesse de cette

région et nous confrontent avec ce cinéma d'observation et d'exploration des paysages, des bêtes et des hommes fort mal en point depuis un certain temps. Ce film rejoint ainsi ceux de Pierre Perrault et d'Arthur Lamothe (le caméraman de *L'Indien et la mer*, Serge Giguère, a d'ailleurs travaillé avec ces deux derniers), ainsi que ceux de Robert Flaherty. À noter que Bulbulian s'est entouré pour ce film d'une équipe de techniciens et de recherchistes hors pair.

Cette réalisation, qui ramène à la mémoire des films tel *Pour la suite du monde*, s'inscrit en continuité d'un cinéma de la parole comme celui de Perrault avec lequel il partage une semblable portée ethnographique et poétique. Il laisse ainsi abondamment s'exprimer les aînés, ceux qui véhiculent à travers les siècles contes et légendes en enseignant la raison de la présence des choses et des hommes dans le monde. De même, les références constantes à la lune, aux saisons, aux éléments (la terre, l'eau, l'air et le feu) ouvrent le film sur une réflexion plus large concernant la présence et le passage de l'être humain sur cette terre.

L'Indien et la mer va ainsi au-delà du cadre géographique ou national. Ce film tourné en Colombie-Britannique, dans un pays que l'on nomme Canada, où des fonctionnaires de Pêches et Océans Canada participent – par leur inaction – de pair avec les industriels de la pêche commerciale, à vider la mer de ses richesses aurait pu être tourné n'importe où ailleurs. Peu importe le pays ou le moment, la bêtise humaine n'a pas de frontière. La sagesse des autochtones de cette région nous en fait prendre conscience encore davantage. ■

L'INDIEN ET LA MER

Québec 1992. Ré.: Maurice Bulbulian. Ph.: Serge Giguère. Son: Diane Carrière. Mont.: Marc Hébert et Maurice Bulbulian. Mus.: R. Murray Schafer. 122 minutes. Couleur. Dist.: ONF.